

**SIMONNE GHORAYEB**  
**14 heures : à la recherche de...**

La grève s'étendait molle, paresseuse, éblouissante devant moi. Les yeux aveuglés par la clarté de midi me brûlaient, mes mains pesantes ne bougeaient pas. Mais que faisais-je là? Seule. Entièrement seule.

Je les avais laissés, je ne me souvenais plus où... Ils étaient cinq, mon chiffre préféré. J'eus envie de rire, mes lèvres ne se détachèrent pas, je les sentis craquer.

Le silence m'entourait chaud, sensuel et tendre ; cet ami taciturne, je l'avais retrouvé enfin, tel que je l'avais rêvé : grand, sans frontières et capable de taire les réalités crues. Ce silence de plage déserte m'emprisonnait dans ses filets mous, j'en étais la prisonnière ravie avec pour seuls gardiens un seau qui baillait plus loin à côté d'une pelle plantée là hâtivement ; elle ressemblait à celle que j'avais reçue pour un Noël d'Alexandrie, et que je haïssais, car elle était le prétexte des jeux d'enfants que ma mère me forçait à jouer.

Une chaise longue vide me narguait : « Je ne resterai pas longtemps ainsi, mon occupant reviendra et nous ne serons plus seules. Ce silence alors, où le retrouveras-tu ? » Je détournai les yeux vers Baalbeck, immuable dans sa grandeur, insolente de traditions au visage accueillant et complice. La guerre ne l'avait pas effleurée, elle demeurait constante mais indifférente aux événements : que je voulais lui ressembler! L'effort m'était impossible. La mer! Son mouvement incessant, telle une rivière de diamants sur la gorge d'une naïade aux yeux verts, murmurait des sons glauques en s'approchant de moi. Mes orteils frissonnèrent, heureux et délivrés, je m'étendis sur la grève. Le soleil de midi exaspérait mes sens, la vie coulait en moi à nouveau ; l'eau salée me plaquait au sol, je me noyais de ciel, de mer et de soleil : mon ciel libanais toujours positivement bleu, ma Méditerranée de lapis lazuli, mon soleil d'or rouge m'enivraient d'une euphorie délivrante.

« Est-il possible que je sois de retour? Mérite-je ce bonheur? Ce moment m'échappera-t-il? Combien de temps serai-je ici? Le temps, le temps, le temps...! » Cette litanie me martelait la tête à chaque fois que les vagues venaient s'abîmer sur moi. Cette plage lisse était le plateau doré sur lequel je me ferais immoler seule, sans témoins ; Héliopolis veille et son soleil essaiera de me faire revivre mais sans cette mer merveilleusement possessive qui hante ma rêverie solitaire, il ne pourra rien.

À quoi puis-je penser en ce moment? Et pourquoi penser? Je n'ai envie de rien, je ne veux rien. Mourir? Vivre? Quelle différence? La résille de mots qui m'enchevêtrant ne cesse de m'éblouir formant une boule de vitraux vertigineuse : lumière, soleil, mer, sable, Liban, ruines muettes au loin, plus près un bikini, un transistor, un caftan, Beyrouth.

*Le soleil me cligne de l'œil là-haut : en lui rendant la pareille, j'aperçois un nuage malicieux : « Va-t-il rester là ? »* Le sable était devenu d'un gris couleur de cendres, la mer apeurée se retirait, ses vagues telles des boucles de madone se rebellaient : le soleil n'était plus! Les montagnes d'Héliopolis se dressèrent tout à coup dans une brume inattendue ; leurs hautes crêtes, dont j'entrevois à peine les sommets, menacèrent ma rêverie de leur ricanement édenté. Que faisais-je là sans soleil, sans mon silence de midi? Ce silence qui m'avait abritée s'était brisé, ce soleil que j'adorais m'avait trahie, il ne me restait que la mer et elle, pleurait avec force notre désarroi. Plus rien. Beyrouth restait cachée, honteuse au pied de la montagne qui ne s'en occupait guère. C'était donc fini? L'orage avait conquis, balayé, violé ma ville. Elle, trop humiliée, trop révoltée, mais se sachant inconstante reposait, attendant un miracle de Notre Dame du Liban, protectrice au sourire sibyllin.

Des canons tonnèrent au Sud, une mitrailleuse crépita, des voix gutturales m'atteignirent de plein front. Comme je respirais à plein poumons cet air marin d'iode âcre, un doigt effleura mon épaule : cinq formes m'entouraient, hautes comme des barreaux alignés, elle m'emmenèrent.

Des larmes amères détachèrent mes lèvres, brûlèrent mes yeux, brouillèrent ma vue. On continuait, c'était bien ainsi. Mais des mots de Camus m'explochèrent dans le cerveau : « Il n'y a rien ici pour qui voudrait apprendre, s'éduquer ou devenir meilleur, ce pays est sans leçons. Il ne promet ni ne fait entrevoir. Il se contente de donner mais à profusion. Il est tout entier livré aux yeux et on le connaît dès l'instant où l'on en jouit. Ses plaisirs n'ont pas de remors, et ses joies restent sans espoir. Ce qu'il exige, ce sont des âmes clairvoyantes, c'est-à-dire sans consolation. »<sup>1</sup> Je tombai... les cinq rentraient sans moi. Ils continuaient.

<sup>1</sup>Noces II, tiré de *l'Été à Alger* d'Albert Camus, Paris: Gallimard 1966, pp. 37-38.

*Ce poème est reproduit de Nostalgie d'Orient (1990).*